

In situ

In situ est née dans le contexte actuel de confinement de la population: Kanal-Centre Pompidou est dans l'obligation de fermer ses portes et de repousser sa programmation. La question se pose donc: comment continuer d'exposer des oeuvres d'art et de faire découvrir le travail des artistes ?

La propagation du coronavirus, c'est avant tout une crise sociale, qui met en lumière des inégalités, des directions politiques à revoir, et surtout qui nous rappelle à quel point le contact, le toucher, la proximité aussi bien entre nous, nos corps, qu'avec notre environnement, nous est primordiale.

Ma proposition est d'investir 6 vitrines du rez-de-chaussée du showroom comme si on avait raclé l'intérieur du musée pour pousser les oeuvres à se coller à la surface des vitres, au regard des passants. Tout d'abord, la taille et la position du bâtiment posent la question de la distance et donc de l'échelle, nous permettant une visibilité de l'exposition à la fois de loin, en voiture, mais également de près pour les piétons.

Dans mes projets de commissaire/artiste il m'est très cher de créer des glissements de pratiques, des frictions entre les différents champs du monde de l'art et ses acteurs¹.

J'ai choisi ici de faire appel à Gabriel Tapia en sa qualité de tatoueur pour collaborer avec moi sur la scénographie. Le premier geste de l'exposition est de coller un vinyle blanc sur toutes les vitres qui rappelle les murs de la white cube. Posé sur la façade du centre d'art, il devient ici une peau, un épiderme perméable, une épaisseur vibrante. L'idée est bien de tatouer Kanal dans un changement d'échelle radical, la taille du dessin au trait noir, imprimé, étant multipliée par 100. Le dessin représente une végétation imaginaire entre le corail et l'arbre, une végétation mutante, à l'image de notre temps. Nous prenons à contre-pied le support et son objet et nous rendons visible de loin quelque chose qui normalement se love au creux du corps.

Ce geste scénographique opéré, je propose de composer la suite de l'exposition dans une échelle prenant en compte la proximité du spectateur dans un rapport extérieur/intérieur. Les oeuvres des artistes apparaissent dans des fenêtres découpées dans le vinyle, celui-ci faisant office d'immense passe-partout (Marie-Louise).

J'ai réuni dans cette programmation trois artistes qui dans leur vocabulaire propre interrogent notre rapport au corps, au territoire et au danger, thématiques éminemment d'actualité.

Le rapport au corps avec Claude Cattelain, qui réalise des oeuvres empreintes du temps qu'il a mis à les réaliser à partir de matériaux « pauvres » ou de récupération. Dans les oeuvres présentées, on ne peut pas ne pas voir la performance qui les a fait naître. J'y vois également une endurance, une usure et une humilité presque initiatique.

Hicham Berrada adopte une attitude de chercheur, voire de chimiste. Il manipule des substances, gaz, pigments, mais aussi des métaux divers, trempés dans des produits qui les dissolvent. Il filme ainsi des paysages évolutifs, qui nous propulsent entre le cosmos et l'infiniment petit des bactéries.

Entre préoccupations photographiques et écologiques, Hervé Charles quant à lui nous transporte aussi dans ses paysages immersifs, une photographie de terrain où il arpente des zones souvent dangereuses ou empreintes d'une catastrophe passée (volcans, incendies, chutes d'eau) où la précision documentaire y côtoie le mystique. Souvent sans ciel donc sans ligne d'horizon, le cadrage choisi propose néanmoins un cheminement du regard et nous permet de voyager dans l'image et ses mille détails.

Lola Meotti.

¹ Il me semble que, cette préoccupation résonne particulièrement dans le contexte actuel et fait écho à d'autres corps de métiers sans statut reconnu.